

Edward Abbey

DÉSERT
SOLITAIRE

Traduit de l'américain
par Jacques Mailhos

Ouvrage traduit avec le concours
du Centre national du livre

Préface de Doug Peacock



Gallmeister

Avant-propos

IL Y A ENVIRON DIX ANS, j'ai travaillé comme ranger saisonnier dans un parc appelé Arches National Monument, près de la petite ville de Moab, dans le sud-est de l'Utah. La raison pour laquelle je l'ai fait n'a plus aucune importance. Ce que j'y ai vu, en revanche, forme le sujet de ce livre.

Mon travail commença le 1^{er} avril et s'acheva au dernier jour de septembre. Il me plut, le pays des canyons me plut, et je décidai donc de rempiler la saison suivante. J'y serais volontiers retourné pour une troisième saison, puis pour toutes les saisons suivantes, mais malheureusement pour moi, le parc des Arches, qui était un lieu primitif lorsque j'y mis la première fois les pieds, fut si bien aménagé et amélioré que je dus partir. Un certain nombre d'années plus tard, cependant, j'y retournai et bouclai la boucle en y travaillant une troisième saison. Je fus ainsi mieux à même d'évaluer les transformations qui avaient été effectuées durant mon absence.

Je n'ai que d'excellents souvenirs de ces périodes, notamment des deux premières saisons, où le tourisme ne s'était pas encore vraiment développé et où le temps passait comme le temps devrait toujours passer : avec une lenteur extrême, des jours qui s'étirent et se traînent, longs et lents et libres comme des étés d'enfant. Il y avait enfin du temps pour ne rien faire, ou presque rien, et l'essentiel de la substance de ce livre est tiré, parfois tel quel, sans corrections ni ajouts, des pages du journal que je tenais au fil de ces jours qui s'écoulaient ainsi, sans à-coup ni rupture, pendant ces merveilleux étés. Le reste du livre consiste en digressions et errances vers des idées et des lieux qui, d'une manière ou d'une autre, ont des frontières communes avec cette saison centrale passée dans le pays des canyons.

DÉSERT SOLITAIRE

Ce n'est pas fondamentalement un livre sur le désert. En tenant les minutes des impressions que suscitait en moi la scène naturelle, je me suis avant tout efforcé de viser à l'exactitude, car je crois qu'il existe une forme de poésie, et même une forme de vérité, dans la pure nudité des faits. Mais le désert est un vaste monde, un monde océanique aussi profond, à sa manière, et aussi complexe et changeant que la mer. La langue n'offre qu'un filet aux mailles terriblement lâches pour aller à la pêche à la nudité des faits lorsque ces faits sont en nombre infini. Il serait possible d'écrire un livre entier sur le genévrier ; ce n'est qu'une question de savoir. Pas un livre sur le genévrier en général, mais un livre sur ce genévrier particulier qui pousse sur une saillie de grès nu non loin de l'entrée de l'Arches National Monument. Mon projet, donc, fut un peu différent. Comme il n'est pas plus possible de capturer le désert dans un livre qu'il n'est possible à un pêcheur de remonter toute la mer dans un simple chalut, je me suis efforcé de créer un monde de mots dans lequel le désert figure plus en tant que médium qu'en tant que matériel. Mon but ne fut pas l'imitation, mais l'évocation.

En dehors de cette modeste prétention, ce livre est relativement simple et direct. Évidemment, certains défauts sauteront aux yeux du lecteur, et je m'en excuse par avance. Je reconnais sans peine que ce livre pourra souvent sembler âpre, cru, bougon, empreint d'une mauvaise foi agressive et peu constructive – voire franchement antisocial dans sa perspective générale. Ce livre agacera profondément, s'ils le lisent, les critiques sérieux, les bibliothécaires sérieux et les chargés de cours en littérature anglaise sérieux ; tout au moins je l'espère. Aux autres, je dirais simplement que les éventuelles qualités que ce livre peut avoir sont impossibles à démêler de ses défauts ; qu'il existe une façon de se tromper qui est parfois absolument juste.

On objectera que ce livre s'attache beaucoup trop à des choses qui ne sont qu'apparences, qu'il reste trop souvent à la surface du monde et qu'il échoue à pénétrer et à dévoiler les structures des relations unificatrices qui forment la réalité sous-jacente de l'existence. Ici, je dois confesser que, ne l'ayant jamais croisée, je ne sais

AVANT-PROPOS

absolument rien de la vraie réalité sous-jacente. Je n'ignore pas qu'il existe de nombreuses personnes affirmant l'avoir rencontrée ; ces personnes-là ont simplement été plus chanceuses que moi.

Pour ce qui me concerne, la surface des choses m'apporte suffisamment de bonheur. À dire vrai, elle seule me paraît avoir une quelconque importance. Des choses comme une main d'enfant qui serre la vôtre, la saveur d'une pomme, l'étreinte d'un ami ou d'une amante, la douceur soyeuse des cuisses d'une jeune femme, le coucher de soleil sur la roche et les feuilles, l'entrain de telle musique, l'écorce de cet arbre, la lente abrasion du granite et du sable, une chute d'eau cristalline dans une marmite de grès, le visage du vent : qu'existe-t-il d'autre ? De quoi d'autre avons-nous besoin ?

À mon grand regret, je n'ai pu faire autrement qu'écrire quelques mots durs à l'égard de mon employeur saisonnier, le Service des parcs nationaux, ministère de l'Intérieur, gouvernement des États-Unis. Ce gouvernement lui-même n'a pas complètement échappé à ma plume parfois acerbe. Je voudrais donc souligner ici le fait que, depuis des années, le Service des parcs est soumis à d'énormes pressions exercées par des forces puissantes, et que dans ces circonstances il a jusqu'à présent plutôt fait du bon boulot. Pour une agence gouvernementale, le Service des parcs est une bonne agence, bien meilleure que beaucoup. J'attribue cette qualité non pas à ses administrateurs – comme tous les administrateurs, partout, les siens se distinguent fondamentalement par leur médiocrité sans nom –, mais aux rangers qui travaillent effectivement pour lui sur le terrain, dont la majorité sont des hommes compétents, honnêtes et dévoués. Parmi ceux que j'ai connus personnellement, je voudrais citer ici M. Bates Wilson, de Moab, Utah, que l'on pourrait sincèrement décrire comme le fondateur du Canyonlands National Park. S'il ne saurait être tenu pour responsable d'aucune des opinions exprimées dans ce livre, il est en revanche responsable d'une bonne partie de la connaissance et de la compréhension que j'ai de ce pays que nous aimons tous les deux.

DÉSERT SOLITAIRE

Quelques mots au sujet des noms propres. Toutes les personnes et tous les lieux mentionnés dans ce livre sont ou furent réels. Cependant, pour des raisons tenant au respect de la vie privée, j'ai changé le nom de certaines personnes que j'ai connues dans la région de Moab et, dans deux ou trois cas, j'ai également inventé les indications temporelles et spatiales se rapportant à telle ou telle personne réelle. J'espère que ceux qui liront ceci me comprendront et me pardonneront ; les autres ne s'en soucieront pas.

Enfin, une mise en garde :

L'été prochain, ne sautez pas dans votre voiture pour filer vers le pays des canyons dans l'espoir de voir par vous-même certaines des choses que j'ai évoquées dans ces pages. Tout d'abord, vous ne verrez *rien du tout* en voiture ; vous devrez sortir de votre foutu engin et marcher ou, mieux encore, ramper à quatre pattes sur le grès, à travers les buissons épineux, entre les cactus. Lorsque vous commencerez à laisser des traces de sang derrière vous, vous verrez quelque chose. Peut-être. Ou peut-être pas. Ensuite, la plupart des choses dont je parle ici ont déjà disparu ou sont en train de disparaître rapidement. Ce livre n'est pas un guide de voyage ; c'est une élégie. Un tombeau. Ce que vous tenez entre vos mains est une stèle. Une foutue dalle de roc. Ne vous la faites pas tomber sur les pieds ; lancez-la contre quelque chose de grand, fait de verre et d'acier. Qu'avez-vous à perdre ?

Edward Abbey
Avril 1967
Au bar Nelson's Marine
Hoboken

Premier matin

C'EST LE PLUS BEL ENDROIT AU MONDE.

Des endroits comme ça, il en existe beaucoup. Tout homme, toute femme, a dans son cœur et dans son esprit l'image de l'endroit idéal, de l'endroit juste, de l'authentique chez-soi, connu ou inconnu, réel ou imaginé. Une péniche dans le Cachemire, un appartement avec vue sur Atlantic Avenue à Brooklyn, un corps de ferme gothique tout gris au bout d'un chemin de pierres dans les Allegheny Mountains, une cabane sur la berge d'un lac bleu dans la région des pins et des épicéas, une ruelle poissonneuse près de la rive de l'Hudson, à Hoboken, ou même, pourquoi pas, pour les personnes au tempérament moins exigeant, une vue sur le monde depuis un appartement confortable en haut d'une tour noyée dans le smog onctueux et velouté de Manhattan, Chicago, Paris, Tokyo, Rio ou Rome – il n'y a pas de limite à la capacité qu'a l'homme de se sentir chez lui quelque part. Des théologiens, des aviateurs et des astronautes ont même pu sentir l'appel de ce chez-soi descendre sur eux depuis l'en haut et les vastes régions désertiques de l'espace interstellaire.

Pour moi, ce sera Moab, Utah. Je ne parle pas de la ville elle-même, bien sûr, mais de ses environs : le pays des canyons. Le désert de grès lisse. La poussière rouge et les à-pics brûlés et le ciel solitaire. Tout ce qui se trouve au-delà du bout des routes.

Ce choix m'est apparu comme une évidence ce matin lorsque je suis sorti d'une caravane – de ma caravane – de logement du Service des parcs et que j'ai admiré pour la première fois de ma vie un lever de soleil sur les hoodoos de l'Arches National Monument.

Je n'avais pas pu en voir grand-chose la veille au soir. Après avoir roulé toute la journée – quatre cent cinquante

DÉSERT SOLITAIRE

miles* – depuis Albuquerque, j’avais atteint Moab de nuit par un temps froid, venteux et nuageux. Au siège administratif du parc, au nord de la ville, j’avais rencontré le directeur et le chef ranger qui étaient, avec un homme chargé de la maintenance et de l’entretien, les seuls employés permanents au sein de cette cellule particulière du système des parcs nationaux américains. Ils m’offrirent un café, puis me donnèrent les clefs de ma caravane ainsi que des indications pour la trouver ; ma mission implique que je vive et travaille non pas au siège mais dans ce poste avancé à quelque vingt miles à l’intérieur du parc. Seul. C’est exactement ce que je voulais, naturellement, sans quoi je n’aurais jamais postulé pour ce job.

Je quittai le siège et les lumières de Moab, roulai douze miles vers le nord sur la grand-route, jusqu’à un croisement avec une piste de terre sur la droite, marquée par un petit panneau de bois indiquant : ARCHES NATIONAL MONUMENT 8 MILES. Je quittai le macadam et tournai vers l’est et la grande nature sauvage. Le vent du nord-ouest hurlait, les nuages noirs filaient devant les étoiles – tout ce que je voyais, c’était des touffes de buissons et quelques genévriers çà et là au bord de la route. Puis je vis un autre petit panneau :

DANGER : SABLE MOUVANT
NE TRAVERSEZ PAS LE LIT SI VOUS VOYEZ DE L’EAU

Dans le faisceau de mes phares, le lit semblait parfaitement sec. Je descendis le talus, traversai et remontai de l’autre côté pour continuer à m’enfoncer dans la nuit. De chaque côté, j’entraperçus d’étranges blocs de roche pâle, comme des éléphants, des dinosaures ou des gobelins du Néolithique pétrifiés. De temps à autre, quelque chose de vivant traversait la route à toute vitesse : rat kangourou, lièvre, et un animal qui ressemblait à un croisement

* Par souci d’authenticité, les unités de mesure américaines sont conservées : ainsi, un mile représente environ 1,6 km ; un yard 0,9 m ; un pied 30,5 cm et un pouce 2,5 cm. Une acre représente 0,4 ha. (Toutes les notes sont du traducteur.)

PREMIER MATIN

entre un raton laveur et un écureuil – le bassaris rusé. Un peu plus loin, un couple de cerfs muets surgit hors d'un buisson et détala en diagonale dans le losange de mes phares, soulevant des petits nuages de poussière que le vent, plus rapide que mon pick-up, emportait loin devant moi, hors de vue dans la nuit. Ma route étroite et rocailleuse serpentait en virages serrés, plongeait dans des ravines, en remontait, tout en grimpant progressivement vers un sommet que je ne découvrirais qu'à la lumière du lendemain.

Des bourrasques de neige tourbillonnaient dans l'air lorsque je franchis la limite non clôturée du parc et passai la borne qui en marquait l'entrée. Un quart de mile plus loin, je trouvai le poste de ranger – un large espace où garer les voitures, un panneau d'information sous un petit abri, et, cinquante yards plus loin, la petite caravane gouvernementale en fer-blanc où j'allais établir mes quartiers pour les six mois à venir.

Nuit froide, vent froid, flocons qui tombent comme des confettis. À la lumière de mes phares, j'ouvris la caravane, sortis mon sac de couchage et mes bagages, et entrai. À celle de ma torche, je trouvai le lit, enlevai mes bottes, déroulai mon duvet et m'y glissai pour m'endormir immédiatement. Ma dernière pensée consciente fut pour la caravane secouée par le vent et le bruit à l'intérieur de souris affamées qui trottaient en tous sens pour porter la bonne nouvelle : leur froid et maigre et long hiver était fini, leur ami nourricier était enfin venu.

Ce matin, je me réveille avant l'aube, sors la tête de mon duvet, regarde en plissant les yeux à travers la fenêtre, pour contempler une scène floue et vague faite de langues de brume filant vers des formes sombres et fantastiques qui se perdent dans la nuit. Paysage improbable.

Je me lève, en sous-vêtements longs, chaussettes aux pieds, en me penchant pour ne pas me cogner contre le plafond bas et l'embrasure de la porte, plus basse encore, de la caravane, machine à habiter conçue de façon si rationnelle et si compacte qu'un homme y a à peine la place de respirer. Un poumon d'acier, voilà ce que c'est. Un poumon d'acier avec fenêtres et stores vénitiens.

DÉSERT SOLITAIRE

Les souris m'observent en silence depuis leurs cachettes, mais le vent souffle encore et dehors le sol est couvert de neige. Il fait froid comme dans une tombe, une prison, une grotte ; je m'allonge sur le sol poussiéreux, sur le linoléum froid parsemé de crottes de souris, pour allumer la flamme de veille du chauffage à butane. Une fois que cet appareil est lancé, l'endroit se réchauffe rapidement, de manière dense et malsaine, avec une couche de chaleur juste sous le plafond, à hauteur de tête, et rien que de l'air glacial en bas, jusqu'aux genoux. Mais nous avons tout le confort indispensable : cuisinière à gaz, réfrigérateur à gaz, chauffe-eau, évier avec eau courante (si les tuyaux n'ont pas gelé), placards et étagères, tout cela à portée de main où que vous vous trouviez. Le gaz est fourni par deux bouteilles en acier stockées dehors dans un abri ; l'eau coule par simple gravité depuis un réservoir enfoui dans une colline proche. C'est assez luxueux, pour la nature sauvage. Il y a même une douche et des toilettes avec un rat mort au fond de la cuvette. Pas vraiment ce qui s'appelle vivre à la dure. Ma pauvre mère a élevé cinq enfants sans aucun de ces luxes et elle pourrait sûrement s'en passer encore aujourd'hui s'il n'y avait eu Hitler, la guerre et les trente glorieuses.

Il est temps de s'habiller, de sortir et d'aller jeter un œil à l'allure du monde. Temps de me faire un petit déjeuner. J'essaie d'enfiler mes bottes mais elles sont dures comme le roc à cause du froid. J'allume un feu de la gazinière et passe mes bottes au-dessus de la flamme jusqu'à ce qu'elles soient suffisamment malléables pour que je puisse y enfoncer mes pieds. J'enfile un manteau et je sors. Au centre du monde, sur le nombril de Dieu, au pays d'Abbey, le désert rouge.

Le soleil n'est pas encore visible mais les signes avant-coureurs sont évidents. Des nuages lavande filent comme une armada sur l'aube vert pâle ; étirés et comme dégauchis par le vent, ils ont tous une base plane de pur or flamboyant. Au sud-est, à vingt miles à vol d'oiseau, se dressent les pics de la sierra La Sal qui culminent à douze ou treize mille pieds au-dessus du niveau de la mer, couverts de neige et roses dans la lumière de l'aube. L'air est froid,

PREMIER MATIN

mais sec et clair ; les dernières langues de brouillard laissées par la tempête d'hier s'enfuient comme des fantômes, poussées par le vent et le levant, pour disparaître en s'effilochant dans le néant.

La vue est dégagée et parfaite dans toutes les directions à l'exception de l'ouest, où le terrain remonte et où l'horizon n'est distant que de quelques centaines de yards. En regardant vers les montagnes, je vois, creusée dans la mesa de grès, la gorge sombre du Colorado à cinq ou six miles de distance, mais pas le fleuve lui-même, caché tout au fond du canyon. Vers le sud, du côté lointain du fleuve, se trouve la vallée de Moab, encadrée par des falaises rocheuses de mille pieds, avec quelque part la ville de Moab, trop petite pour que je l'aperçoive d'ici. Au-delà de la vallée de Moab, ce sont encore des canyons et des plateaux qui s'étirent jusqu'aux Blue Mountains à cinquante miles au sud. Vers le nord et le nord-ouest, je vois les Roan Cliffs et les Book Cliffs, les deux à-pics du plateau de Uinta. Au pied de ces falaises, peut-être à trente miles d'ici, invisibles d'où je suis, filent la U.S. 6-50, grande artère est-ouest pour la circulation des hommes, des marchandises et des ordures, ainsi que les rails de la principale voie de chemin de fer Denver-Rio Grande. À l'est, sous le soleil levant qui s'étale, ce sont encore des mesas, encore des canyons, des lieues et des lieues de falaises rouges et de plateaux arides s'étendant dans la brume violette sur l'ample courbure du monde jusqu'aux chaînes du Colorado : un océan de désert.

À l'intérieur de ce vaste périmètre, au centre et au premier plan de l'image, domaine très personnel, se trouvent les trente-trois milles acres de l'Arches National Monument, dont je suis aujourd'hui le seul habitant, usufruitier, observateur et gardien.

Que sont les Arches ? D'où je me trouve, devant ma caravane, je vois quelques-unes de la bonne centaine d'arches que l'on a découvertes dans ce parc. Ce sont des arches naturelles, des trous dans la roche, des fenêtres dans la pierre ; toutes différentes, tant de forme que de taille. Elles vont de petits trous à peine suffisants pour laisser passer un homme à des ouvertures assez grandes pour abriter le dôme du Capitole à Washington DC. Certaines

DÉSERT SOLITAIRE

ressemblent à des anses de cruches ou à des contreforts de cathédrale, d'autres à des ponts naturels, à ce détail technique près : un pont naturel enjambe un cours d'eau, une arche naturelle non. Ces arches furent formées au cours de centaines de milliers d'années par l'érosion des immenses murs de grès, ou ailerons, où on les trouve aujourd'hui. Ni œuvre d'une main cosmique, ni résultat du travail de vents sculpteurs porteurs de sable, comme de nombreuses personnes aimeraient le croire, ces arches naquirent et continuent de naître grâce à la modeste action destructrice de l'eau de pluie, de la neige fondue, du gel et de la glace, avec l'aide de la gravitation universelle. Leur nuancier va du blanc cassé au rouge en passant par les tons chamois, roses et bruns, qui varient eux-mêmes selon l'heure du jour et l'humeur de la lumière, du temps et du ciel.

Debout devant ma caravane, admirant bouche bée ce spectacle monstrueux et inhumain de roc et de nuages et de ciel et de vastitude, je sens une ridicule vague d'avidité et de désir de possession m'envahir. Je veux connaître tout cela, je veux posséder tout cela, je veux étreindre toute cette scène intimement, profondément, intégralement, comme un homme peut désirer une belle femme. Souhait insensé ? Peut-être pas. Au moins n'y a-t-il rien d'autre là, aucun humain, pour me disputer cette possession.

La terre couverte de neige luit d'un éclat métallique bleu mat, reflet du ciel et du soleil imminent. D'ici aussi part l'étroite route de terre, attirante piste primitive vers le nulle part, qui descend la pente en serpentant jusqu'au cœur du labyrinthe de roche nue. Près du premier groupe d'arches, un roc de cinquante pieds de haut serti en équilibre sur un piédestal de même taille, semble suspendu de manière menaçante à l'aplomb d'un coude de la route. On dirait une statue de l'île de Pâques, un dieu de roche ou un ogre pétrifié.

Un dieu ? Un ogre ? La personnification de la nature est précisément la tendance contre laquelle je me bats en moi-même et que j'essaie d'éliminer pour de bon. Je ne suis pas ici seulement pour échapper un temps au tumulte, à la crasse et au chaos de la

PREMIER MATIN

machine culturelle, mais aussi pour me confronter de manière aussi immédiate et directe que possible au noyau nu de l'existence, à l'élémentaire et au fondamental, au socle de pierre qui nous soutient. Je veux être capable de regarder et d'examiner un genévrier, un morceau de quartz, un vautour, une araignée, et de voir ces choses comme elles sont en elles-mêmes, vierges de toute qualité attribuée par l'homme, catégories scientifiques comprises. Voir Dieu ou la Méduse face à face, même si cela implique de risquer tout ce que j'ai d'humain en moi. Je rêve d'un mysticisme âpre et brutal dans lequel le moi dénudé se fonde dans un monde non humain et y survit pourtant, toujours intact, individué, discret. Paradoxe et socle de pierre.

Bien... le soleil sera là dans quelques minutes et je n'ai toujours pas lancé le café. Je vais à mon pick-up prendre ma caisse de ravitaillement et mon matériel de cuisine, retourne à la caravane et me prépare mon petit déjeuner. Dans un lieu comme celui-ci, le simple fait de respirer aiguise l'appétit. Le jus d'orange est gelé, le lait figé en paillettes de glace. Dans la caravane, il fait encore assez frais pour que ma respiration se transforme en vapeur. Lorsque les premiers rayons du soleil frappent les falaises, je me sers une grande tasse de café brûlant et m'assieds sur le seuil, face au levant, affamé de chaleur.

Soudain le voilà, le globe flamboyant qui illumine les pinacles et les minarets et les rocs en équilibre, les à-pics des canyons et les montants des fenêtres creusées dans les ailerons de grès. Nous nous saluons, le soleil et moi, par-delà le vide noir de quatre-vingt-treize millions de miles. La neige luit et scintille entre nous deux, des acres et des acres de diamants presque douloureux à l'œil. D'ici une heure, toute la neige exposée au soleil aura disparu et la roche sera humide et vaporeuse. En l'espace de quelques minutes, sous mes yeux, des gouttes de neige fondue commencent à tomber des branches d'un genévrier à quelques mètres de moi. Dans mon dos, d'autres gouttes s'assemblent pour strier les flancs de la caravane.

Je ne suis pas seul, finalement. Trois corbeaux font des acrobaties aériennes près du Rocher en équilibre, s'adressant à eux-mêmes en

DÉSERT SOLITAIRE

lançant vers l'aube des croassements stridents. Je suis sûr qu'ils sont aussi heureux que moi du retour du soleil et j'aimerais connaître leur langue. Je préférerais échanger des idées avec les oiseaux qui peuplent notre planète plutôt que d'apprendre à entretenir des communications intergalactiques avec quelque obscure race d'humanoïdes habitant un astre satellite du système de Bételgeuse. Les bœufs d'abord, la charrue ensuite. Les corbeaux crient de leur voix rauque, leurs ailes bleu-noir battant sur le ciel d'or. Par-dessus mon épaule me parviennent le grésillement et l'odeur du bacon frit.

Ainsi étaient les choses ce matin-là.